

F. Coillard. *Sur le Haut Zambèse*

Charles Bourrit

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Bourrit Charles. F. Coillard. *Sur le Haut Zambèse*. In: Le Globe. Revue genevoise de géographie, tome 37, 1898. pp. 147-153;

[https://www.persee.fr/doc/globe\\_0398-3412\\_1898\\_num\\_37\\_1\\_2103\\_t1\\_0147\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_1898_num_37_1_2103_t1_0147_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 09/05/2018

F. COILLARD. *Sur le Haut Zambèse.* — Un vol. in-4°. Paris, 1898.

Les journaux politiques et religieux ont déjà à plusieurs reprises entretenu leurs lecteurs de cet ouvrage palpitant d'intérêt et qui sous forme de lettres raconte au jour le jour, pour ainsi dire, les dix-neuf années consacrées par le vénérable et intrépide missionnaire à la tâche qu'il considérait comme lui étant assignée par la Providence, d'aller évangéliser les indigènes d'au delà du Zambèse.

Nous ne voudrions parler ici que des voyages de M. Coillard, voyages contrariés sans cesse par le mauvais vouloir des potentats noirs, sans parler de celui des blancs, car la première tentative de franchir le Limpopo fut considérée comme criminelle par les autorités du Transvaal.

1877. La peuplade des ba-Nyai, que Coillard comptait visiter et évangéliser, le reçut assez mal ; mais, assujettie à la terrible nation des Ma-tébélé et à leur souverain, le fameux Lobengoula, elle n'avait pas voix au chapitre, et ce fut devant Lobengoula que M. Coillard et sa femme furent amenés comme prisonniers, pour avoir osé pénétrer sur ses terres. Il parut cependant s'humaniser et traita assez bien ses hôtes pendant deux mois ; mais ayant rassemblé son conseil, il vit les choses sous un nouveau jour, et après avoir abreuvé d'injures le missionnaire et ses compagnons, il leur intima l'ordre de retourner au Lessouto. Le tableau que trace M. Coillard des mœurs cruelles de ce peuple est effrayant ; les missionnaires ont travaillé depuis vingt ans dans ce pays sans aucun résultat apparent.

Ne voulant pas retourner au Lessouto, et en attendant de voir à quelle peuplade il pourrait consacrer ses forces, le missionnaire va demander l'hospitalité au chef Khama, dont il a été souvent question ces dernières années, et qui, converti depuis peu, avait établi chez lui des missionnaires de la Société de Londres. En route il passe à Tati, dont les mines ont fait parler d'elles longtemps avant le Witwatersrand, mais qui se trouvaient alors abandonnées ; dans les environs il parcourt les ruines d'anciennes ex-

ploitations, dans lesquelles certains archéologues veulent voir les mines d'Ophir de Salomon. Arrivé à Mangouato, résidence de Khama, M. Coillard y est fraternellement reçu ; mais il y tombe malade de la fièvre. A sa convalescence il songe à tourner ses pas vers le Nord, vers ce Zambèse dont les bords sont habités par une peuplade, les ba-Rotsi, qui se trouve comprendre et parler le sessouto ; en effet les Ma-Kololo avaient autrefois émigré du Lessouto pour venir s'établir dans cette contrée et quoiqu'eux-mêmes aient disparu depuis lors, leurs successeurs les ba-Rotsi ont adopté leur langue. Coillard y voit une indication providentielle et parvient aux bords du fleuve en août 1878. Malheureusement des troubles politiques désolent le pays et il est fort douteux qu'il puisse arriver jusqu'au roi nouvellement installé et dont le pouvoir est fort discuté. En attendant une réponse, Coillard va visiter avec sa femme et sa nièce les chutes Victoria, qui lui laissent une impression inoubliable. Les chefs ba-Rotsi leur font un accueil chaleureux et sont heureux de s'entendre adresser la parole et annoncer la bonne nouvelle en sessouto.

De retour à Léchoma, où il comptait franchir le Zambèse, Coillard prend congé de sa femme, et va s'installer à Seheké au nord du fleuve, où il retrouve vivant le souvenir de Livingstone. Mais à son grand désappointement il découvre que son message n'a pas même été transmis au chef suprême des ba-Rotsi, et devant la perspective de devoir attendre des mois une réponse il rebrousse chemin et revient auprès des siens. Il a l'occasion à ce moment de rencontrer le voyageur Serpa Pinto, auquel il peut rendre de sérieux services.

Coillard se décide alors à revenir au Lessouto pour consulter le synode sur l'opportunité de fonder une mission au Zambèse et pour se procurer les ressources nécessaires à cette œuvre. La décision du synode est affirmative, mais en même temps on est d'avis que M. et M<sup>me</sup> Coillard doivent aller en Europe gagner des sympathies et des subsides à cette œuvre et c'est à ce voyage qu'est consacrée la période de 1880 à 1882.

Ce n'est qu'en janvier 1884 que le voyage définitif pour

le Zambèse est entrepris ; des pluies diluviennes rendent le trajet bien pénible mais on parvient cependant à Mangouato, où l'on retrouve toujours le même accueil chaleureux, puis à Pandamatenga, où les Jésuites avaient tenté mais vainement de fonder une mission. Les rapports avec ces pères furent du reste excellents. On se trouve ensuite à Léchoma et l'on s'y installe pour organiser de nombreuses expéditions en attendant de pouvoir faire visite au potentat mal obéi et mal disposé qui est censé attendre la mission. Enfin en janvier 1885 M. Coillard remonte le fleuve de Secheké à la capitale et cette traversée ne manque pas de charme grâce aux îlots verdoyants, aux coteaux couverts de forêts, aux rapides et aux cascades. A certains endroits l'auteur se serait cru sur le lac de Côme ou le lac Majeur.

Le Zambèse serait une grande artère commerciale n'étaient ses rapides ; mais on n'en compte pas moins de 24 sur une distance de 420 kl. Et parmi eux il en est de vraiment dangereux ; quand les Zambésiens les ont heureusement franchis, ils se livrent aux démonstrations d'une joie exubérante, ils se saisissent mutuellement les deux mains, se pressent autour de leurs chefs, s'agenouillent et battent des mains en criant. Cette contrée, qui pourrait grâce à sa fertilité nourrir une nombreuse population, est en grande partie déserte par suite des déprédations des ba-Rotsi, qui ont refoulé les habitants dans l'intérieur des terres.

La réception de Coillard par le roi Akonfouna, monté sur le trône grâce à une révolution qui avait chassé le chef précédent Robosi, à cause de ses cruautés, fut assez bienveillante et on lui indiqua même un emplacement pour sa mission.

Mais le nouveau roi n'avait pas d'autorité, et Robosi reparut et reconquit le pouvoir. Quant aux missionnaires cela ne changeait rien à leur situation ; le nouveau souverain les acceptait comme l'autre.

Les pluies empêchaient tout voyage ; en dix jours Coillard recueillit 247 millimètres d'eau ; encore son pluviomètre avait-il été renversé deux fois par le bétail. Enfin il effectua un second voyage à la capitale Lealouyi, en mars 1886 pour y faire la connaissance de Robosi qui a changé son nom en celui de Léwanika.

La vie humaine a si peu de prix pour ces sauvages, que M. Coillard, parmi les centaines de sujets groupés autour de leur roi, ne retrouva pas un de ceux qu'il avait vus l'année précédente ; tous avaient été massacrés. La tâche du missionnaire paraissait bien ingrate ; néanmoins Coillard l'accepte avec foi et le 16 octobre 1886 il s'établit enfin à Séfoula, sur un coteau de sable, couvert de broussailles épaisses. Tout est à créer ; la famine règne, chacun court les bois ou va à la pêche pour pourvoir aux besoins des siens.

En attendant de mettre un toit de chaume sur une cabane de deux chambres faite de pieux et de roseaux, le chariot sert de chambre à coucher aux missionnaires ; ils prennent leurs repas dans une hutte d'herbe ouverte à tous les vents et infestée, le soir, de moustiques et de toutes sortes d'insectes qui rendent tout travail et même la lecture impossibles. Les broussailles épaisses qui entourent la future habitation sont le repaire des hyènes et des panthères et l'on y rencontre un petit serpent noir qu'on dit très dangereux. Le coteau de sable a été choisi par M. Coillard pour qu'au temps de l'inondation annuelle il émerge de la plaine, mais, malgré cela, il y a des années où les eaux envahissent les huttes et compromettent la sécurité de leurs habitants. Séfoula est à une distance relativement minime de la résidence de Léwanika, et tout en assurant à la mission une certaine indépendance, cela permet de faire infiltrer son influence civilisatrice dans les conseils et l'entourage du souverain.

M. Coillard donne beaucoup de détails sur les mœurs des indigènes. Nous assistons, par exemple, à un palabre (pitso) en présence du souverain, où les chefs sont invités à exprimer leur opinion sur la présence des blancs ; doit-on les garder ou les renvoyer ? Le premier moment est dur à passer pour M. Coillard, mais il constate bientôt que la grande majorité n'est pas aveugle aux avantages matériels qu'apporte la civilisation. Un peu plus loin c'est Léwanika qui, réprimandé par M. Coillard de ce qu'il tue les gens clandestinement, déclare qu'il a jeté sa sagaie loin de lui ; mais il n'en renonce pas pour cela à se venger : il fait

comparaître devant lui sept enfants d'un chef de la révolution, il ne leur cassera pas la tête, ne les transpercera pas de sa sagaie, mais il les forcera à boire de la bière empoisonnée ; on les met ensuite dans un canot et les abandonne sur un îlot désert pour y mourir. Il y a progrès, mais hélas, combien petit.

Une autre fois, c'est le départ d'une expédition guerrière contre laquelle le missionnaire a protesté en vain. L'armée défile au son des tambours et des clochettes qui servent de clairons. C'est d'abord une file de jeunes gens, portant, en guise d'étendard, des sagaies bénites luisantes d'ocre. A leur tête marchent solennellement un homme âgé et une jeune fille. Puis le roi, son ministre, une troupe de personnages curieusement chamarrés et la garde royale, puis la foule, une cohue d'hommes chargés de nattes, de gourdes, de vêtements, etc. La jeune fille dont il est parlé plus haut n'est pas la vivandière du régiment ; c'en est la prophétesse. Choisie par les osselets divinatoires, elle est l'interprète des dieux. Rien ne se fait sans elle. C'est elle qui donne le signal du départ et de la halte. Elle porte la corne qui contient les médecines de la guerre et les charmes. Elle est toujours en tête de l'avant-garde, et il n'est permis à personne, même au repos, de passer devant elle. Qu'elle se fatigue ou tombe malade, c'est aux jeunes gens à la porter. En arrivant devant l'ennemi, c'est elle qui tirera le premier coup de fusil, et tout le temps que durera la bataille, il ne lui est permis ni de dormir, ni de s'asseoir, ni de manger ou boire. Au retour, en récompense de ses services, elle deviendra une des femmes du roi.

Contraste singulier : pendant cette expédition où il a encore tué de sa main plus d'un ennemi, Léwanika a observé scrupuleusement le jour du Seigneur. Il apprend à lire, mais charge de prêcher et de chanter des cantiques deux jeunes gens qui sont retournés au paganisme, et qu'il prive de boissons enivrantes pour les rendre dignes de leur office.

De temps à autre, M. Coillard a la visite d'un voyageur ; c'est le cas, par exemple, du célèbre chasseur Selous qui, depuis quinze ans, court l'éléphant, le lion et le gros

gibier ; attaqué traîtreusement pendant la nuit par les ma-Choukouloumboué qui l'avaient amicalement accueilli, il parvient à s'échapper tout seul et est tout heureux de profiter de l'hospitalité de M. Coillard.

Plus tard, il nous est raconté un incident très émouvant ; c'est un des ministres de Léwanika, homme doux, mais faible, qui est accusé par ses pairs de conspirer contre le roi. Sa cause paraît perdue d'avance, on le force de quitter sa place à l'ombre, on le dépouille de ses vêtements, et, tête découverte, il est obligé de s'accroupir, en butte aux huées de la foule, sur le sable brûlant et par une chaleur de 40° à l'ombre. Cette scène dure de 7 heures du matin à 4 heures du soir. Mais M. Coillard se lève, prend en main la cause de ce malheureux et le sauve de la mort. Première conquête du christianisme.

On ne connaît pas la muselière chez les ba-Rotsi ; ils ont ramené beaucoup de chiens de leur expédition, mais ceux-ci sont tous enragés et exercent de grands ravages parmi hommes et bétail.

Nous n'en finirions pas si nous voulions relater tous les détails intéressants dont les lettres de M. Coillard sont remplies. Bornons-nous à dire que malgré les difficultés de tous genres, l'absence de matériaux appropriés, les missionnaires réussissent à édifier, outre leurs habitations, une chapelle pouvant contenir plus de deux cents auditeurs. Leur école, qui subit des hauts et des bas suivant le caprice de Léwanika, a parfois jusqu'à cent-vingt élèves, pour lesquels on ne possède que sept livres de lecture et six ardoises. Aussi écrivent-ils sur le sable, et un couvercle de caisse recouvert de toile cirée leur sert de tableau noir.

Nous sommes obligés de passer sous silence les épreuves sans cesse répétées de la mission, épreuves qui ne rentrent pas dans notre cadre, et dont la plus terrible est la mort de Madame Coillard, qui s'était dévouée à sa tâche avec une abnégation sans relâche, et qui a payé de la vie ses fatigues physiques.

Nous parlerons seulement en terminant de l'expédition qu'a faite notre missionnaire vers les sources du Zambèse,

où il a couru les plus graves dangers de la part des hommes, et dont il nous a fait lui-même oralement l'émouvant récit. Léwanika lui avait cependant préparé les voies en envoyant des messages à certains chefs pour leur annoncer la visite de M. Coillard. Tout alla bien jusqu'à Kakenge ; sur le parcours, notre missionnaire eut l'occasion de constater combien les mœurs s'étaient adoucies depuis son arrivée à Lealouyi : au lieu de s'enfuir à l'approche des gens du roi, les pêcheurs restaient paisiblement à leur besogne et offraient bénévolement leurs ressources aux voyageurs, alors que quelques années auparavant, on les en aurait violemment dépouillés. A Kakenge, la note change ; le chef refuse de recevoir de suite le missionnaire et pendant ce temps la foule grossit autour de lui dans une attitude hostile ; les fusils étaient prêts à partir. Enfin, après deux jours d'angoisses, les dispositions de Kakenge changent brusquement et la paix est faite. Mais M. Coillard renonce à pousser plus avant, et reprend le chemin de la capitale, où il trouve notre ami et collègue M. Bertrand, dont il ne peut assez se louer.

Coillard était déjà souffrant lors de son départ ; son état ne fit que s'aggraver rapidement, et il lui fallut prendre une décision radicale, celle de retourner en Europe pour y reconstituer sa santé ébranlée ; son voyage de retour est une longue série de souffrances ; il subit même une opération à Kimberley, mais son énergie surmonte tout, et sa présence parmi nous, nous a donné bon espoir qu'après un repos actif comme il le prend, Dieu lui permettra de consacrer encore plusieurs années à sa tâche chrétienne et civilisatrice.

Charles BOURRIT.

---

*Geographical Journal*, Londres, 1897.

*La république de Costa-Rica* est décrite dans le *Geog. Journ.*, july 1897, par le colonel George Earl Church qui fit partie d'une commission délimitatrice de sa frontière nord-ouest, solitudes inabordables à raison de l'épaisseur et de l'insalubrité des forêts, où deux états pauvres et à peine peu-